

**Hollywood Ending**  
**Ouvrez bien les yeux**  
*Hollywood Ending*, États-Unis 2002, 114 minutes

Maurice Elia

Number 220, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2002). Review of [Hollywood Ending : ouvrez bien les yeux / *Hollywood Ending*, États-Unis 2002, 114 minutes]. *Séquences*, (220), 48–48.

## HOLLYWOOD ENDING

### Ouvrez bien les yeux

**W**oody Allen est aujourd'hui en état de clamer qu'il peut tourner ses films les yeux fermés. C'est peut-être la raison pour laquelle il les fait si vite, la raison pour laquelle il tire au sort les actrices les plus séduisantes du moment et se les offre comme amoureuses dans chacun d'eux, la raison pour laquelle ses personnages se devinent dès leurs premières scènes ou leurs premières répliques. Sa vision n'est pourtant pas déficiente lorsqu'il s'attaque à ses cibles favorites : l'utopie de l'Amérique contemporaine, ses tares de société, le culte du gadget, de la fugace nouveauté, de la facilité, l'ignorance, les modes, l'argent, la Californie, Hollywood, l'aculture, l'anamour... D'abord, il lance ses flèches à tout venant, puis tempère ses ardeurs vengeresses sous des dehors de comédie plus ou moins burlesque. Cette cécité psychosomatique existe puisque Woody en a fait un moment privilégié situé au centre de son nouveau film dont le titre est à lui tout seul tout un programme. **Hollywood Ending** aurait pu tout aussi bien s'intituler *The Love Interest* ou *Offscreen Commentary* ou *Supporting Character* ou *Cut to the Chase* (autant de titres tout aussi accrocheurs du vocabulaire de l'écriture du cinéma), le résultat en serait le même : une série de situations plus ou moins drolatiques où le verbe l'emporte souvent sur le visuel, dans un contexte précis, soit les coulisses de Hollywood et de ses supposés magnats.

L'auteur se donne ici le rôle principal (ce n'est pas nouveau), celui de Val Waxman, cinéaste sur le retour à qui on redonne la chance de réaliser un long métrage. Atteint soudain de la cécité précitée, le bonhomme va pour un temps se trouver incapable de continuer le tournage de son film, au titre lui aussi intelligemment choisi dans le contexte, puisqu'il s'agit de

Dans le noir, tout le monde se ressemble



photos: John Clifford

**The City That Never Sleeps** (le remake). La ville ne plonge jamais dans le sommeil, mais lui vient de sombrer dans une obscurité provisoire. Dans le noir, tout le monde se ressemble, comme les génériques de tous les films d'un dénommé Woody Allen. Les personnages et les acteurs en chair et en os de son film se superposent étrangement. Il finit lui-même par ressembler aux gens qui gravitent autour de lui. D'ailleurs, même leurs noms paraissent interchangeables : lui, c'est Val, son agent Al, et Hal est le prénom du gros bonnet des studios qui est aussi le fiancé de son ex-femme. Naturellement, tout le monde ne voit que du feu (indice : les acteurs sont des marionnettes bêtement malléables), le film est un four (indice : tous les remakes des grands classiques le sont) et les critiques (ceux qui les écrivent : tous des incapables) féroces.

Dans un tourbillon de *one liners* catapultés comme d'habitude à cent à l'heure, le spectateur lui-même est invité à se perdre lui aussi. Il se sent presque frustré et se demande à la sortie (de **Hollywood Ending** de Woody Allen, petite précision) si on ne s'est pas moqué de lui. Car qui pourra lui prouver que l'ami Woody n'avait pas lui aussi les yeux bandés en le tournant ? Ledit spectateur pourra se demander si par exemple, dans la scène où Val discute avec Hal, Woody ne s'est pas gouré en la tournant, car Val (aveugle) ne se tourne pas vers son interlocuteur lorsqu'il lui parle, alors qu'il le sent très clairement à ses côtés, même s'il ne le voit pas. Ou alors n'est-ce peut-être pas une autre fléchette, lancée cette fois en direction du producteur à la matière grise déficiente, qui ne voit rien, n'écoulant que sa propre voix ? C'est bien possible : dans une scène antérieure, on le voit demander à sa secrétaire de téléphoner en son nom à Haley Joel Osment (le jeune acteur de **The Sixth Sense** et de **A.I. Artificial Intelligence**) pour le féliciter pour son *lifetime achievement award* !

On ne sait jamais avec Woody Allen. Ayant avec les années pris conscience de ses névroses, de l'angoisse de vivre et de la peur du néant, il s'est peut-être payé une joyeuse pochade pour inciter ses fans inconditionnels à la vigilance en matière de cinéma. Après tout, n'oublions pas que **Spider-Man** et **Hollywood Ending** sortent sur les écrans nord-américains main dans la main, la même semaine, le même jour : est-ce là le résultat d'une simple coïncidence ? Allons, ne soyons pas aveugles nous aussi.

**Maurice Elia**

États-Unis 2002, 114 minutes — Réal. : Woody Allen — Scén. : Woody Allen — Photo : Wedigo Von Schultzendorff — Mont. : Alisa Lepselter — Son : Gary Alper, Robert Hein — Déc. : Santo Loquasto, Tom Warren — Cost. : Melissa Toth — Int. : Woody Allen (Val), Téa Leoni (Ellie), Mark Rydell (Al), Treat Williams (Hal), George Hamilton (Ed), Debra Messing (Lori), Tiffani Thiessen (Sharon Bates), Barney Cheng (l'interprète), Yu Lu (le directeur photo) — Prod. : Letty Aronson — Dist. : DreamWorks